

Solutions perverses, malaise dans le contre-transfert

Steven Wainrib*

En articulant les logiques des solutions perverses au malaise contre-transférentiel qui leur répond, cet article trace quelques repères en vue de leur analysabilité. Ainsi la lutte du pervers contre l'angoisse peut être décrite en termes d'un effort pour rendre la réalité élastique. Elle peut être vue également comme un maniement de la transgression et du défi produisant un discours qui se soutient volontiers d'une loi omnipotente. L'agir pervers peut être aussi examiné dans sa fonction de retournement en jouissance ou en triomphe de ce qui est venu menacer le sujet d'effondrement narcissique. Enfin, dans sa genèse, la perversion ne peut être comprise qu'en relation à une problématique *trans-subjective*, à distinguer de l'intersubjectivité. Cette perspective sur les solutions perverses nous permet d'interroger une forme de *malaise dans le contre-transfert* pouvant fonctionner comme élément d'un parcours vers la symbolisation du jeu pervers contextualisé par le cadre analytique.

En articulant les logiques des solutions perverses au malaise contre-transférentiel qui leur répond, cet article trace quelques repères en vue de leur analysabilité. Le registre des perversions est un des domaines cliniques où les contre-attitudes négatives des thérapeutes peuvent le plus obérer la rencontre. Les origines religieuses du terme pervers, qualifiant une personne portée à faire le mal, plus ou moins inspirée par le diable, ont laissé perdurer la connotation d'une essence mauvaise. La perversion sera ensuite considérée comme une pathologie, à la causalité souvent imaginaire, conservant l'idée du mal en soi. C'est le cas de la dégénérescence de Morel marquant le regard sur la perversion en associant pour longtemps le terme de pervers à celui de dégénéré, avant que des théories génétiques prennent le relais, localisant cette fois-ci le mal dans les chromosomes.

La définition même de la perversion, sa description, ne seraient-elles pas inséparables du trouble qu'elle entraîne chez ceux qui s'y intéressent? Un exemple peut en être donné chez Krafft Ebbing (1886), auteur de la « Psychopathia sexualis » parue à la fin du XIX^e siècle, peu avant les premiers textes freudiens. Cette vaste tentative de recension des perversions s'efforce d'objectiver un point de vue de clinicien. Krafft Ebbing y raconte d'ailleurs les pires perversions, mais perd son sang-froid en abordant une catégorie qui déclenche son angoisse. Ce sont les coupeurs de nattes, qui déclencheront sa véhémence : « Ils s'en prennent aux beaux cheveux des jeunes filles, entraînant le désespoir, l'immense douleur causée dans une famille où une jeune fille est ainsi privée de ses beaux cheveux... Il m'est impossible de comprendre qu'on ne conserve pas indéfiniment de tels gens dans un asile... Espérons que la nouvelle loi pénale apportera une amélioration à ce sujet ».

Opérant une véritable révolution, Freud ouvrira les voies d'une compréhension des problématiques perverses, non seulement en forgeant des outils théoriques pertinents (pulsions partielles, clivage, déni...) mais aussi en nous donnant les premiers éléments permettant de pressentir la nature du malaise potentiellement induite dans le contre-transfert. En effet, la perversion affiche ce qui doit être soigneusement enfoui, l'enfant « pervers polymorphe » autant que les liens entre le désir et la transgression, pouvant ainsi susciter des mouvements intenses de fascination et de rejet chez les névrosés. Les problématiques perverses, loin de constituer une chose en soi, peuvent alors être mises en relation avec certaines angoisses humaines, tout en se différenciant des stratégies névrotiques communes.

Solutions perverses, réalité élastique et mécanismes trans-sujeectifs

Dans la pratique psychanalytique actuelle, s'il est rare qu'une demande porte simplement sur la guérison d'une conduite perverse, le plus souvent certains agirs pervers rythment la vie de patients venus consulter pour un mal-être diffus, des sentiments de vide ou des difficultés à se sentir exister. Nous rencontrons, sans doute, ceux qui ne réussissent que partiellement à colmater ainsi une sorte de trou d'être. Quelques repères issus de cette clinique devraient nous permettre d'esquisser une dynamique de ces problématiques perverses, permettant d'envisager leur analysabilité.

1. La perversion est une solution apportée à l'insoutenable rencontre d'une différence.

La différence entre soi et les autres s'articule à la différence des sexes et des générations. La solution perverse se met en place lorsque la rencontre des différences, loin de générer un sentiment d'existence, menace d'ouvrir un abîme. Ce qui contribue à tracer les contours de chacun peut dans certaines conditions évoquer la chute dans une néantisation qu'il faut prévenir à tout prix. Loin de soutenir le processus de subjectivation, l'altérité et les limites font craindre que puisse se rouvrir une plaie insoutenable. Les choses vont alors se jouer au prix d'un clivage. Ainsi les différences sont parfaitement intégrées sur un plan intellectuel et rien n'empêche un pervers de donner des cours d'anatomie. C'est lorsque l'enjeu d'une relation, la rencontre de la différence des sexes dans une pratique avec l'autre, menacent de briser le sentiment d'existence, qu'il faudra compulsivement estomper ce danger.

Si la perversion sexuelle a longtemps été au premier plan, le concept de perversion narcissique (Racamier, 1992) s'est imposé depuis quelques années. Le plus souvent ces éléments sont intriqués en clinique, ce qui peut se comprendre dans la mesure où différence des sexes et différences entre soi et l'autre sont fortement intriquées. L'ensemble du rapport aux différences est souvent défaillant à jouer son rôle d'organisateur de la subjectivation. Comprendre cet achoppement nous renvoie à une causalité complexe, non linéaire. Toute explication qui se contenterait de désigner chez le pervers une agressivité ou une envie excessives, une intolérance à

la frustration ou au deuil, prendrait le relais de conceptions religieuses désignant une essence mauvaise. Attribuer tout à la réalité mauvaise des parents, procéderait d'ailleurs de la même simplification.

La construction d'une continuité de soi passe par une rencontre avec des parents susceptibles de transmettre un sentiment d'existence propre à l'enfant. Sont-ils prêts à lui faire une place, à le reconnaître en tant qu'être de désir alors qu'il est aussi un objet narcissique? Est-il vraiment un nouveau-né, et pas seulement le remplaçant de tel objet perdu, ou un prolongement susceptible de venir boucher les trous du narcissisme parental? En d'autres termes, comment l'enfant va-t-il être accueilli par ses parents dans sa différence, sa réalité, notamment sexuée, alors que lui-même va se trouver rapidement tiraillé entre son propre désir de complétude et le mouvement qui le conduit à s'organiser en fonction des différences? Comment se construire avec les différences des sexes et des générations, si la rencontre avec ceux qui participent à cette construction révèle des parents bien en peine de les rendre tolérables, donnant plutôt à l'enfant pour rôle de les aider à se débarrasser de leurs conséquences?

Ces dysfonctionnements dans le repérage de soi, dans les processus de reconnaissance, laissent advenir une sorte de trou d'être. Là où une différence ne peut jouer son rôle constitutif se crée une poche de néant que vise à enkyster la solution perverse, quand elle ne s'efforce pas de la déverser chez l'autre dans la domination. Cet enkystement passe par un désaveu total ou partiel des différences dont le côté négatif, la perte narcissique, l'emporte sur la construction de soi. Les conduites et manœuvres perverses repérées en clinique en sont l'expression.

2. Cette solution perverse passe par un effort pour rendre la réalité élastique.

Face à la catastrophe identificatoire qui le menace, le psychotique aménage sa survie par un recours à la néo-réalité du délire. Il ne peut faire autrement que de prendre le risque de perdre le contact avec une réalité partageable, dans la mesure où ce cadre intersubjectif est le lieu de son effondrement. Plus sûr de sa continuité d'existence, le névrosé trouve son compte en jouant plus ou moins son théâtre interne sur la scène du symptôme. Par rapport à ces deux grands modes d'organisation, la spécificité de la solution perverse est de chercher, par l'agir, à transformer, à modeler un fragment de réalité, ressenti comme insoutenable. Le couplage défensif déni/clivage, s'articule ici à un mode de fonctionnement illusoire, tout en faisant l'économie du retrait psychotique. À noter que Freud évoque dans son texte sur le clivage du moi « une sorte de trucage pour manipuler la réalité ». (Freud, 1938, 61)

Confronté à la présence des autres, un tel trucage ne peut rester une simple construction intrapsychique. Sa logique est de tendre à s'imposer ou à se partager, au moins avec un autre. Quand c'est possible, la pensée perverse cherche d'ailleurs à se diffuser dans la mentalité de groupe, tendant à produire une nouvelle version de la réalité partagée plus conforme à ses visées.

J'appelle cela *l'effort pour rendre la réalité élastique*. Ainsi nous pouvons entrer dans le règne de la *réalité augmentée*, dont le modèle reste le fétichisme.

Dans son roman « 1984 », Georges Orwell montre que le parti exige que deux plus deux fassent cinq, soit un membre en plus. On se rappellera la scène où O'Brien présente à Winston le dos de sa main gauche levée. Le pouce a été caché, les quatre doigts étendus. -Combien est-ce que je vous montre de doigts, Winston? O'Brien torturera longuement Winston, soit disant pour le rendre sain d'esprit, c'est-à-dire lui faire voir la réalité par les yeux du parti. Bien entendu, il lui faut voir cinq doigts et pas quatre, parce que telle est la vision du parti. Orwell nous montre ici un lien intéressant entre totalitarisme et fétichisme.

Dans le même ordre d'idées, la *réalité* peut à l'inverse être *diminuée*. O'Brien explique que parfois deux et deux font cinq, parfois ils font trois, parfois ils font tout à la fois. La logique du chaudron prévaut à partir du moment où, pour des raisons défensives, la réalité doit devenir élastique.

Ainsi la perversion ne consiste pas seulement à ajouter un pénis aux femmes, elle peut aussi consister à leur attribuer une infériorité, un moins, comme si elles n'étaient que des hommes châtrés, méprisables. Le point commun entre ces deux attitudes est d'éviter de reconnaître l'incontournable altérité, signifiée par le féminin, marquant l'existence d'un deuxième sexe et donc l'impossibilité d'être une totalité sans manque. Dans l'effort pour rendre la réalité élastique, l'essentiel sera que la construction imaginaire puisse apparaître comme vérité partagée, de gré ou de force, la réalité pouvant être distordue de toutes les manières possibles ou imaginables.

S'il veut tenir son scénario, le pervers doit pouvoir exercer une *emprise* sur d'autres, les faire adhérer au trucage comme le ferait un illusionniste. Violence ou séduction, à chaque forme de perversion son alliage spécifique de ces deux éléments fondamentaux du contrôle du désir d'autrui. Nous retrouvons là le champ des *manœuvres perverses* explorées très finement par Jean-Pierre Caillot, avec en particulier des mécanismes de *disqualification* ou de *décervelage* au sens de P.C. Racamier (1992) qui voyait la pensée perverse toute tournée vers l'agir, et le faire-agir. Un mécanisme voisin est *l'imposition de rôles*, la projection devant être renforcée par le retour chez l'autre d'un agir conforme à ce qu'il doit être, pour coller aux fantasmes du sujet.

La collusion est une autre forme de manipulation de la réalité en commun. Ce terme renvoie à son étymologie de *cum ludere*, jouer ensemble. Chacun s'efforcera alors de trouver en l'autre l'incarnation de ses projections, au détriment d'un tiers qui pourrait rompre la continuité ainsi instaurée. Le *contrat pervers*, explicite ou tacite, est une forme de cette collusion, dont un exemple célèbre est fourni dans la Vénus à la fourrure de Sacher Masoch. Certains jeux pervers, par exemple dans le cas du sado-masochisme, ressemblent à des jeux de rôles convenus, tentant de pallier une transitionnalité défaillante par une mascarade partagée faisant fonction de pseudo relation intersubjective.

3. Si la perversion peut se caractériser par la transgression et le défi, le discours pervers se soutient volontiers d'une Loi.

Ce thème du contrat pervers nous donne à penser que loin de méconnaître la loi, ne serait-ce que pour pouvoir la transgresser ou la défier, le discours pervers tend parfois à se l'approprier, à la retourner pour appuyer l'exigence d'illimité. Ainsi dans son manifeste intitulé « Français, encore un effort pour être révolutionnaires », Sade a su poser en termes simples sa revendication: celle du droit de jouir du corps de l'autre, sans limites, simplement parce que le sujet en a envie. Il s'agit de faire de son désir une loi opposable à toute autre considération, à toute prise en compte de la limite constituée par le désir de l'autre. Prônant la légitimité du meurtre et du viol, en toute cohérence avec cette conception, Sade n'avait pas manqué l'occasion de donner, par la même occasion, son avis sur l'inceste:

« L'inceste est-il plus dangereux? Non, sans doute; il étend les liens des familles...il nous est dicté par les premières lois de la nature. » Sa conclusion finale, énoncée en toute franchise sera que l'inceste devrait être la loi: « la loi de tout gouvernement dont la fraternité fait la base. » puisqu'il s'agit de faire « encore un effort pour être républicains ».

La loi de la nature, reviendra de manière lancinante, comme fondement et justification de la revendication perverse. L'évocation de cette *loi de la nature* pointe en creux la faille d'un repérage symbolique, lié à la culture qui différencie et reconnaît la place de l'un par rapport à l'autre en fonction d'un tiers.

S'agit-il d'un discours spécifiquement masculin ou d'un discours historiquement daté? Très contemporain, énoncé au féminin, le récent livre de Catherine Millet tient à nous faire part de tous les détails de la vie sexuelle de Catherine M. Le jury qui lui donnera le prix Sade 2001 aura sans doute compris qu'il n'est pas besoin d'être un homme sadique pour partager quelque chose de la passion du marquis. Si l'auteur évoque brièvement son analyse, elle semble s'adresser à travers le lecteur à un personnage transférentiel qui exigerait de tout voir. Un livre au parfum d'acting out, la règle fondamentale se faisant l'exigence d'un enfant voyeur qui exige de tout savoir sur la sexualité de sa mère. Il est vrai que la mère de Catherine M. n'avait rien trouvé de mieux que de venir coucher dans le lit de sa fille à son adolescence. Un des thèmes essentiels en est que Catherine M. se donne quasiment à qui la veut. Homme ou femme, peuvent user de son corps quasiment à leur gré, en excès. La loi du désir se trouve ici exercée par procuration, sur le corps du sujet. Catherine M., offerte sans limites à tout désir, trouvera cependant à se comparer à une araignée au centre de sa toile. Cet ouvrage insiste sur un autre enjeu pervers, la *désubjectivation*, l'absence de visage de l'autre, la relation réduite à l'objet partiel.

N'oublions pas non plus, comment le discours pervers peut aussi sembler se retourner, passer d'un discours sur la jouissance sans entrave, à un discours *hyper-moral*. Nous sommes apparemment loin des libertins, mais la volonté d'incarner une loi omnipotente s'avère tout aussi polarisée

par le désir d'en finir avec ce qui échappe dans le désir d'autrui. Polices de la pensée et des mœurs, autant que fanatiques du terrorisme, prétendront se prévaloir de la plus haute loi morale pour exercer leurs attaques, allant du franchissement des limites de l'intériorité ou de l'intimité de l'autre, jusqu'au meurtre visant ainsi le principe même de l'existence d'autrui.

4. *La mise en acte vise à retourner, en jouissance ou triomphe, ce qui est venu menacer le sujet d'effondrement narcissique.*

Il nous faut en tout cas considérer avec Stoller (1978) la *part traumatique*, intervenant dans la genèse des scénarios pervers. Pour Stoller, *la perversion est une forme érotique de la haine*, dont l'usage, dans l'acte pervers, permet de *transformer le traumatique en oblitérant le passé, tout en le transformant en plaisir, orgasme ou victoire*. À noter que pour Stoller « la nécessité de la répétition, incessante, toujours de la même manière, vient de l'incapacité de se débarrasser totalement du danger, du traumatisme ».

Le traumatique ne renvoie pas forcément à des événements exceptionnels, son caractère pathogène pouvant être lié au contexte qui le rend inélaborable. Prenons par exemple ce passage de *La philosophie dans le boudoir*, où Sade met en scène le supplice de Mme de Mistival, venue récupérer sa fille Eugénie chez Mme de Saint-Ange. Cette dernière s'emploie à corrompre Eugénie, en compagnie de son frère et amant, le chevalier de Mirvel, et de Dolmancé un libertin sodomite. Le père apparaît comme l'instigateur du scénario pervers, déclarant qu'il compte bien profiter par la suite de ce que sa fille aura appris en leur compagnie. Jeune adolescente de quinze ans, cette dernière incarne la figure typique de l'innocence pervertie, élément jubilatoire d'une réalisation perverse se targuant de visées « éducatives ». Détestant sa femme, qu'il désigne avec mépris comme son insoutenable épouse, il prie ses complices de bien vouloir la punir avec férocité d'être partie rechercher sa fille chez eux. La mère d'Eugénie, femme dévote, et membre de nombreuses sociétés philanthropiques, se présente donc chez Mme de Saint-Ange, pour reconduire sa fille à la maison. Mme de Mistival se heurtera au refus de sa fille de la suivre. Très vite se pose la question de l'autorité de cette mère, désavouée à l'avance par l'incitation incestueuse du père.

Les droits de la mère sur la fille seront l'objet d'une charge haineuse de la part de Dolmancé: « Et quels sont-ils, ces droits je vous en prie, madame? Vous flattez-vous de leur légitimité? Quand M. de Mistival ou je ne sais qui, vous lança dans le vagin les gouttes de foutre qui firent éclore Eugénie, *l'aviez vous en vue pour lors?* Non n'est-ce pas? Eh bien quel gré voulez-vous qu'elle vous sache aujourd'hui pour avoir déchargé quand on foutait votre vilain con? »

Celui-ci nie ensuite tout fondement « naturel » aux mouvements d'amour entre enfants et parents, n'y voyant que des rapports de haine réciproques, invétérées: « Apprenez, madame, qu'il n'est rien de plus illusoire que les sentiments du père ou de la mère pour les enfants, et de ceux-ci pour les auteurs de leur jour. »

Seule la haine ou l'affirmation de visées narcissiques de chacun, semble venir dire ici une vérité concernant les relations entre parents et enfants. Les bons sentiments naturels sont dénoncés comme illusions trompeuses dont il faut se méfier. La sollicitude maternelle ne serait donc que volonté d'emprise et de répression des pulsions de l'enfant, tandis qu'elle-même pourrait le prendre et l'abandonner à sa guise. Forcément trahi par cette mère, l'enfant se doit de n'avoir aucune illusion, surtout pas celle de croire que sa mère prend soin de lui. Ainsi il se protège de tout retour de la désillusion traumatique. Incestueux, sodomique, le père s'allie à l'enfant pour faire souffrir ou tuer cette mauvaise mère qui se prétend l'incarnation du bien.

La mère d'Eugénie sera donc livrée à diverses exactions, justifiées par le fait qu'elle n'a pas pensé à l'enfant, au moment de la scène primitive. En effet, il lui est violemment reproché de n'y avoir cherché que sa jouissance. Son crime est de ne pas avoir eu en vue l'enfant à ce moment, la scène primitive effaçant la persistance de son image, et toute sa continuité d'existence, comme si elle était suspendue au regard maternel. Ne renvoie-t-elle pas à un avant du sujet, et donc au néant qui borde le temps de vie? Menace-t-elle de crier, de porter plainte? Mme de Saint-Ange lui répond aussitôt qu'elle ne pourra rien faire: « écoute, putain, je vais à la fin t'instruire!... Tu es pour nous une victime envoyée par ton mari même; il faut que tu subisses ton sort; rien ne saurait t'en garantir. » Le fantasme donne ici au père un droit absolu de vie et de mort sur sa femme, qu'il peut livrer à la violence sadique de l'enfant et de ses complices, sans que celui-ci n'ait à craindre aucune représailles.

La mère sera donc punie de ce forfait, de son crime. Eugénie exige qu'elle suce et baise ses fesses. Une réplique de la scène primitive sadique s'organise : viol, sodomie, violence. La fille Eugénie pénétrera sa mère avec un godemiché, tout en se faisant pénétrer elle-même analement, hurlant: « venez belle maman, venez, que je vous serve de mari. Il est un peu plus gros que celui de votre époux n'est-ce pas ma chère?.. Me voilà donc à la fois incestueuse, adultère, sodomite, et tout cela pour une fille qui n'est dépuclée que d'aujourd'hui ».

Après avoir envisagé de la tuer, le groupe pervers décide de la faire violer par un valet vérolé afin de lui transmettre la cruelle maladie. Sous prétexte de ne pas laisser le venin s'évaporer, Eugénie va coudre le sexe de sa mère, afin, dit-elle que « vous ne me donniez plus ni frère ni sœur ». Dans cet extrait de la philosophie dans le boudoir, le sadisme le plus extrême à l'égard de la mère est donc clairement mis en relation à la scène primitive. La sexualité transgressive, décrite par Sade dans cet ouvrage, offre à la fois à l'enfant sa vengeance et la possibilité de participer à toutes les scènes sexuelles dans une promiscuité généralisée. La vengeance se complète lorsque la jeune fille joint à la punition de sa mère le contrôle de son sexe, désormais fermé. Les fantasmes sont ici exprimés crûment, et ne nécessitent quasiment pas d'interprétation pour les mettre au jour, comme c'est souvent le cas dans la pratique du travail psychanalytique avec des patients pervers, où il est de peu d'utilité de chercher à mettre au jour les fantasmes inconscients de l'analysant.

La violence sadique semble avoir pour fonction de restaurer l'image de soi à travers son triomphe sur l'objet maternel et sa prise de contrôle absolu. Mais pourquoi sommes-nous devant une telle persistance d'un potentiel traumatique brut de la scène primitive, alors que ce fantasme originaire est retrouvé si communément dans l'inconscient? Seule la constellation du groupe familial peut rendre compte du fait que la scène primitive garde un pouvoir de néantisation, faute d'avoir pu se lier à la symbolisation d'un couple parental porteur d'un repérage identificatoire.

En effet, loin de faire advenir la différence et le repérage en fonction d'un tiers, le père ici en est un incestueux, donnant procuration au groupe pervers pour réaliser ses visées sur sa fille. La haine et la disqualification règnent entre les parents, entravant la possibilité pour l'enfant de trouver sa place. Tout se passe ici comme si la haine et l'incestualité étaient les véritables liens, rendant les places des uns des autres indifférenciées.

Si nous ne confondons nullement ce texte imaginaire de Sade et une quelconque réalité familiale, il laisse cependant entrevoir une analogie structurelle avec le fonctionnement de certains groupes familiaux, propices au développement de dispositions perverses.

5. Dans sa genèse, la perversion ne peut se comprendre par la seule logique intrapsychique du sujet, mais renvoie le plus souvent à une problématique trans-subjective.

Dans une perspective classique, la genèse de la perversion est attribuée au refus du sujet d'accepter un élément fondamental de la réalité humaine, par exemple, la différence des sexes. Si ce refus est effectivement repérable, il ne doit pas être isolé du contexte relationnel qui l'a conduit à être une clé de voûte de toute l'organisation psychique. Ce repérage est essentiel pour comprendre dans ces cas les enjeux du travail analytique et la nature de la répétition qui s'y déroule.

Prenons l'exemple du déni, mécanisme clé de l'organisation perverse. Le déni est banal dans le mode de penser infantile, infiltrant les théories sexuelles infantiles, venues interpréter les données de la sexualité et de la mise au monde des enfants en fonction des enjeux narcissiques que ces questions mobilisent. Le déni peut-il prendre une place centrale dans l'organisation psychique du sujet au cours de son développement sans avoir été consolidé et pérennisé par un déni d'origine parentale?

Lorsqu'un déni d'origine parentale vient à la rencontre de la tendance de l'enfant à méconnaître un élément de la réalité, il se forme alors ce que Michel Fain (1982) évoquait en termes d'*identification par la communauté du déni*. Sa description initiale de ce mécanisme portait sur une communauté de déni relativement fréquente, portant sur le rôle du pénis du père dans le désir de la mère. Un tel mécanisme de défense se situe dans un champ plus vaste, une forme de liens que nous pouvons appeler *trans-subjectifs*. Ce terme de *trans-subjectif* rend compte d'un mode de relations interpersonnelles qui se démarque de relations *intersubjectives* impliquant une reconnaissance implicite de l'un et de l'autre, prenant acte des différences. Si le lien intersubjectif est toujours médiatisé par un tiers, le

trans-subjectif n'en tient pas plus compte que de l'existence séparée de l'autre.

Une communauté de déni aura d'autres conséquences, dans la mesure où ceux qui la pratiquent plongent dans l'illusion d'une relation duelle supposée aboutir à une unité sans faille. La quête de complétude est toujours en ligne de fuite au bout d'un déni partagé, les liens trans-subjectifs étant de manière plus générale soutenus par l'illusion qu'un effacement des différences pourrait mener à une fin du manque, pour autant qu'on s'y mette au moins à deux.

L'illusion, qui s'instaure dans notre exemple entre la mère et l'enfant, sera forcément vouée à l'échec. Des moments de séduction narcissique, virant à l'incestualité (Racamier 1992), vont alterner avec des phases de déception, de rejet plus ou moins teintés de désir de mort inconscient. L'idéalisation, l'accaparement, l'exigence d'exclusivité peuvent à tout moment se retourner en mépris, désinvestissement ou disqualifications. Ce sont là quelques-uns des éléments du vaste domaine des liens trans-subjectifs (Cf. Wainrib 2002), pouvant organiser la relation duelle mais aussi l'ensemble du groupe familial. Les deuils qu'il faut expulser, les blessures de l'enfance des parents à réparer, les distorsions liées aux poids des histoires trans-générationnelles interviennent, bien entendu, dans les dysfonctionnements de tels groupes familiaux.

Le point commun de tout ce domaine du lien trans-subjectif est d'entraver le chemin par lequel la construction de son existence personnelle tient de la rencontre de l'altérité des objets et des limites. Une certaine irréalité règne dans ces familles, tandis que le sentiment s'y développe qu'aucune loi ne peut être fondée, en dehors de la raison du plus fort ou du plus retors, souvent celle du masochisme. Compte tenu de ces configurations familiales, il n'est d'ailleurs pas rare qu'il y ait un psychotique dans la fratrie du pervers. Rappelons aussi l'association fréquente addictions-perversion, correspondant bien au contexte évoqué. Si je ne peux traiter ici de la manière dont se joue la bifurcation plutôt vers l'une de ces solutions, nous pouvons faire l'hypothèse de degrés divers de destructivité et de séduction, liés au rôle que chaque enfant d'une fratrie est supposé jouer dans le groupe familial.

Les diverses formes de déni d'existence, le mélange de séduction et d'abandon, d'imposition faite à l'enfant d'une autre identité sexuelle que la sienne, voire carrément de maltraitance, d'abus sexuels sont diverses formes de traumatismes. Ils pourront être revécus et pensés dans un travail analytique, au fil de ce qu'agit et s'efforce de faire agir l'analysant dans la situation transférentielle. Il ne s'agit pas uniquement de figurer le traumatique, mais de lier sa mise au jour à ce qui fait perdurer une solution perverse, film de jouissance au bord du vide.

Intériorisés sans être vraiment symbolisés, les mécanismes trans-subjectifs deviennent le passage obligé de la continuité de soi. Toute l'organisation du sujet en dépend, et hors du cercle familial se mettra compulsivement en quête de retrouver une forme de liens faisant l'impasse sur l'existence séparée de l'un et de l'autre.

On comprend que dès lors ce qui aurait pu n'être qu'un mécanisme relationnel passager soit devenu *une disposition d'esprit fondamentale*, générant notamment *un type de transfert spécifique*.

Cela explique d'ailleurs une partie des difficultés du travail analytique avec des patients qui mènent un effort inconscient pour entraîner leur analyste dans une relation de type incestuel, cherchant à se défaire de la fonction du tiers. Une fois repérée dans le contre-transfert, cette quête d'interaction peut être analysée, ce qui ne peut avoir lieu si l'analyste ne tient pas compte de la dimension trans-subjective de ces mécanismes, prisonnier d'un modèle théorique qui ne ferait référence qu'au seul déploiement dans le transfert de conflits intrapsychiques.

Ajoutons que si la perversion peut être envisagée comme une solution individuelle, cette quête de mécanismes trans-subjectifs permet de comprendre qu'elle tendra à s'étendre à la mentalité de groupe, aux moments ou certains ensembles humains sont en situation de rupture identificatoire. Au bord du gouffre, les solutions les plus perverses apparaissent comme un recours. L'Histoire des ensembles humains nous montre d'ailleurs, que pour peu qu'y règne le désarroi identitaire, ce sont aussi des individus considérés comme « normaux » qui sont susceptibles de basculer dans les plus cruelles abjections.

L'analysabilité des problématiques perverses

Si je rappelais au début comment la manière de rendre compte des solutions perverses pouvait être influencée par les formations réactionnelles de l'auteur, qu'en est-il dans la pratique psychanalytique? Compte tenu des mécanismes trans-subjectifs évoqués ici, l'élaboration de l'implication de l'analyste est fortement liée à la possibilité d'un travail analytique dans ce mode transférentiel. Pouvons-nous garder pour l'essentiel ce qui caractérise l'abord analytique¹, notamment une neutralité bienveillante, et quel sens donner à cette expression?

Pour Joyce Mc Dougall (1996), la prédilection sexuelle d'un analysant ne devient un problème clinique, en quête de solution, que dans la mesure où elle provoque des souffrances chez le patient. À ce propos, l'abord de la perversion nécessite un rappel de certains fondements de l'éthique du psychanalyste, s'abstenant d'imposer aux analysants son système de valeur, ses goûts sexuels, ses opinions politiques ou les convictions théoriques et cliniques de l'école psychanalytique à laquelle il appartient. « Toute autre position est une perversion de notre rôle...le divan ne doit pas devenir le lit de Procuste » (Mc Dougall, 1996, 286).

Ce qui pourrait sembler évident de la part d'un psychanalyste mérite d'être rappelé dès qu'il s'agit de perversion, tant elle semble pouvoir générer de l'activisme. Certains thérapeutes, évoquant des cas de perversion, semblent donner écho dans un véritable clivage : s'ils continuent à se vouloir psychanalystes, le récit de leur pratique finit par s'apparenter à une rage de guérir finissant en comportementalisme

moralisateur. En réponse au transfert, ne seraient-ils pas contraints inconsciemment de montrer à quel point ils sont étrangers au monde de la perversion, auquel ils promettent de remettre bon ordre?

Toute action, cherchant sous couvert de visée thérapeutique à faire taire par l'analysant ce que l'analyste ne peut tolérer, engendrera, malgré les meilleures intentions du monde, l'instauration d'une relation sadomasochiste. En effet, une des conditions nécessaires pour qu'il y ait processus analytique est que l'analysant ne se sente jamais pris sous le feu de représailles en relation à ce qu'il énonce. Il doit pouvoir faire l'expérience que rien de ce qu'il dira ne sera retenu contre lui, mais que tout pourra être métabolisé par son analyste pour lui être restitué dans une forme symbolisable.

La première condition pour qu'une analyse ne soit pas pervertie, est que l'analyste soit loyal à sa parole, ayant invité l'analysant à dire ce qui lui vient esprit. En quelques mots, Paul Claude Racamier nous livre quelques aspects essentiels du malaise dans le contre-transfert de l'analyste confronté à la perversion narcissique, concept dont il est l'auteur. Il y fait état de la surprise, fréquente, de la fascination quelquefois, du consentement masochique enfin, et d'une immense difficulté d'identification. Cependant cet auteur met surtout l'accent sur le vécu d'humiliation et de rage menaçant ceux qui sont en relation avec un pervers narcissique, avec le contrecoup d'éprouver à leur tour des sentiments de narcissisme blessé, tant le pervers narcissique ne peut, pour cet auteur, se repaître d'autre nourriture que du narcissisme d'autrui (Racamier 1992, 293).

Ce passage montre très clairement comment les difficultés de l'abord analytique des perversions tiennent aussi bien à un malaise spécifique dans le contre-transfert qu'à la force de la répétition chez le patient, venant s'opposer radicalement à toute expérience nouvelle d'un lien avec l'autre. Le malaise dans le contre-transfert ne tiendrait-il pas au fait que l'analyste serait à la fois sollicité à entrer dans le scénario pervers, ne serait-ce qu'en identification, tout en étant aussi son inévitable victime? C'est ce qu'évoque Racamier, montrant par association d'idées une immense difficulté identificatoire et sa fascination éventuelle, avant de nous faire part de ses sentiments de blessure narcissique. Chacune de ces formes prises par le contre-transfert, n'est-elle pas à saisir comme une manière de vivre et de ressentir précisément la problématique infantile du patient, pris entre blessures narcissiques et rencontre de visées de collusion transgressive?

Le psychanalyste sera sollicité massivement là où il se défend inconsciemment de la perversion polymorphe qui caractérise l'infantile en lui, autant que des exigences d'illimité de son narcissisme.

La rencontre d'une problématique perverse avérée tient du révélateur sauvage de certains aspects inconscients, en même temps qu'elle oblige l'analyste à donner asile à l'enfant brisé que s'efforce inlassablement d'enfourer toute perversion.

L'analyste travaille dans une série de mouvements dialectiques d'identification et de désidentification lui permettant de prendre part à la dynamique du processus analytique. La rencontre d'une problématique perverse fait courir le risque d'une rupture de cette dialectique :

- soit en raison d'une difficulté à tolérer les mouvements identificatoires; survient alors la désidentification sans le temps nécessaire d'identification pour comprendre les enjeux de la séance autrement que sur un mode intellectuel.
- soit parce qu'une identification inconsciente au désir du sujet, à ses scénarios, à ses imagos, viendra susciter le retour des collusions trans-subjectives évoquées précédemment.

Malgré la nécessité du maintien d'un cadre analytique stable et sécurisant, les manifestations contre-transférentielles ne manqueront pas de venir suggérer des sorties de la neutralité et des débordements du cadre, qui deviennent ici de véritables repères pour l'analyste autant que pour l'analysant. Aussi l'analyste sera confronté à des moments où tout se passe comme s'il fallait absolument faire autre chose que de continuer à analyser, comme s'il n'y avait pas d'autre choix que de prendre position et d'agir à son tour. La tentation de sortir de l'écoute analytique et de sa restitution sur le mode interprétatif, sous prétexte qu'on a affaire à un pervers, doit pouvoir être examinée ici comme une forme d'implication suggérée par le contre-transfert. C'est là que porte le travail de l'analyste, en écoute de sa propre écoute là où se manifeste son malaise.

Au cours de ces analyses difficiles, il n'est pas rare de rencontrer des moments de découragement, d'avoir le sentiment que tout cela ne sert à rien, que ce qui a été construit se défait sans cesse. L'analyste se sent échouer, éprouvant une véritable détresse infantile, un vide, des sentiments d'inexistence. Il n'échappe pas alors au désir que l'analysant lui reconnaisse un peu de valeur, une certaine utilité. Le voilà porteur de toute la misère de l'être que s'efforce de masquer en permanence le triomphe de la jouissance perverse.

Et puis l'analyste s'aperçoit que l'analysant continue à venir, ne posant pas de problèmes aussi insolubles qu'il lui avait semblé. Peu à peu les logiques du patient lui paraissent plus claires, moins inhumaines, moins radicalement étrangères. De plus en plus accessibles à une symbolisation, les agirs, la violence, la transgression ne se posent plus en termes d'interaction, mais d'éléments signifiants pouvant s'inscrire dans un réseau de liens porteurs de sens. Là où semblait se refermer le piège de l'agir et des contre-attitudes se dessine quelque chose qui peut être considéré comme un jeu, qui pour être pervers n'en est pas moins devenu analysable, au fur et à mesure que son sens et que la reconstruction d'une histoire s'inscrivent dans le cadre analytique.

Bref, l'analyste a lui-même changé quelque peu et le mouvement vers une implication forcée, voire forcenée, peut alors se métaphoriser dans le dialogue analytique. Un espace de jeu analytique créatif s'est ouvert,

espace de symbolisation et d'ouverture rompant avec la répétition indéfinie du scénario pervers.

Si l'attitude analytique fondamentale de fiabilité et d'écoute est ici plus nécessaire que jamais, les manières de dire l'interprétation pourront ici comporter des variations notables par rapport aux situations d'analysabilité classique. Un moment d'analyse, présenté ci-dessous, peut nous permettre de saisir sur le vif comment l'interprétation devra tenir compte des phénomènes trans-subjectifs.

Luc abhorre les relations sexuelles normales, tant son excitation dépend de pratiques fétichistes, sodomiques ou sadomasochistes. Il m'explique qu'il tient cependant à sa femme; celle-ci ne partageant pas ses pratiques, il se plaint de devoir accomplir un fastidieux devoir conjugal. Son excitation sexuelle peut cependant advenir à condition de pouvoir superposer à l'image de sa femme celle de sa mère, ou de sa petite-fille. Ces choses-là sont dites calmement, et cependant manifestement en attente de ma réaction.

Compte tenu de la crudité du propos, serions-nous dans une situation où il n'y aurait plus rien à interpréter, si interpréter veut dire participer de la levée d'un refoulement, explorer le conflit psychique, contribuer à mettre au jour le désir inconscient? Faute de fantasmes inconscients que pourrait révéler l'interprétation, serais-je pris dans le dilemme entre complaisance - qui ne dit mot consent - ou réprobation interdictrice? J'interviens sur le mode interrogatif :

- « Aurions-nous des raisons de penser que la sexualité, c'est une excitation entre parents et enfants qui fait entrer l'enfant dans le lit des parents? »

Le « nous » de mon intervention surprend Luc, qui se montre visiblement touché, et passe du langage de la confiance, en quête de réaction de ma part, à un processus associatif. Le souvenir de son excitation à être dans le lit de ses parents viendra se lier bientôt à un autre élément : la drôle de position dans laquelle le mettaient les confidences de sa mère. Ainsi se plaignait-elle, lui répétant crûment en soupirant des phrases comme: « Ton père m'embête avec ses besoins ».

Étalant ainsi son intimité dans ces confidences incestueuses, sa mère savait en retour se montrer extrêmement intrusive, fouillant l'intimité de son fils, cherchant les indices de sa sexualité notamment à l'adolescence, suscitant en lui une extrême ambivalence quant à cette imago maternelle aussi séductrice qu'intrusive. Dans ce contexte, la naissance de sa sœur sera vécue comme un événement traumatique, sidérant, incompréhensible, une véritable trahison, laissant à Luc un immense ressentiment quant aux mensonges de la séduction maternelle. Floué, il organisera ses pratiques perverses comme une revanche, dans leur aspect sadique, mais aussi pour tendre à rétablir une connivence, si une femme accepte ses pratiques perverses. Il en avait même trouvé une qui l'avait quitté, « parce qu'il ne frappait pas assez fort » lui avait-elle dit.

La question posée en termes de « nous », interroge la problématique trans-subjective, renvoyant à ce qui s'était fixé d'incestuel entre la mère et l'enfant. Elle ne cherche pas à savoir qui a commencé, de l'enfant ou de la mère, qui est coupable et qui est pervers. Son énonciation suscite un décalage, réintroduisant la fonction de l'analyste, tiers questionnant le sens là où il s'est senti pris dans le scénario de la séance.

Conclusion

En articulant les logiques des solutions perverses au malaise contre-transférentiel qui leur répond, j'ai tenté de tracer quelques repères en vue de leur analysabilité. Solution spécifique apportée à la rencontre de différences, vécues dans ce cas comme insoutenables, la lutte du pervers contre l'angoisse impose une relation particulière à la réalité, que j'ai décrite dans les termes d'un *effort pour rendre la réalité élastique*. J'ai montré comment un autre des paradoxes de la perversion est de manier la transgression et le défi, tout en produisant un discours qui se soutient volontiers d'une loi omnipotente. L'agir pervers a été ensuite examiné dans sa fonction de retournement en jouissance ou en triomphe de ce qui est venu menacer le sujet d'effondrement narcissique. Enfin, j'ai essayé de démontrer comment, dans sa genèse, la perversion ne peut être comprise comme résultant de la seule logique intrapsychique du sujet, mais en relation à une problématique *trans-subjective*, à distinguer de l'intersubjectivité. Cette perspective sur les solutions perverses nous permet d'interroger une forme de *malaise dans le contre-transfert*, pouvant aussi bien rendre l'analyse impossible que fonctionner comme élément d'un parcours vers la symbolisation du jeu pervers contextualisé par le cadre analytique.

steven wainrib
17, avenue du dr arnold netter
75012 paris
wainrib@wanadoo.fr

BIBLIOGRAPHIE

- CAILLOT JP., 2002, *Groupal 11*, Revue publiée par le Collège de psychanalyse groupale et familiale.
- FAIN M. 1982, *Le désir de l'interprète*. Aubier Montaigne.
- FAURE-PRAGIER S. 2000, *La perversion ou la vie*. PUF.
- FREUD S., GW, 1938, XVII, p. 61.
- KRAFFT EBING, 1886, *Psychopathia sexualis*, Editions Climats, 1990.
- MASOCH S. (1870), *La Vénus à la fourrure*, 10/18. 1967.
- MILLET C. 2001, *La vie sexuelle de Catherine M.*, Seuil; Fiction & Cie.
- MC DOUGALL J. 1996, *Éros aux mille et un visages, Connaissance de l'inconscient*, Gallimard.
- ORWELL G., 1984, Gallimard, 1991, Folio.

STOLLER, 1978, *La perversion forme érotique de la haine*, Payot.

RACAMIER P.C., 1992, *Le génie des origines*, Payot.

SADE, 1972, *La philosophie dans le boudoir*. 10/18.

WAINRIB S. 2002, Des familles qui vous collent à la peau. Les liens trans-subjectifs. *Revue Française de Psychanalyse*, p. 197-212, n° 1, Paris, PUF.

Note

1. Le récit du cas de Klim, publié récemment par S. Faure Pragier (2000), montre bien comment ce travail peut être conduit sur la durée et conduire à un changement lié à un authentique processus analytique.